

DEMAIN C'EST LE BEAU MONDE

© éditions Le mot et le reste, 2017.

AHMED KALOUAZ

DEMAIN C'EST LE BEAU MONDE

LE MOT ET LE RESTE  
2017



Rien, un coin de campagne, un bruit  
d'eau ou de vent, un silence, l'éclair  
d'un accord.

Marcel Arland, *Je vous écris...*, 1960.

*Pour Michel et Blandine*



Demain c'est le beau monde, nous allons partir tous les deux sur les routes comme avant. Longer les lacs, les rivières, regarder le ciel comme celui qui nous troublait certaines nuits. Je suis émue à cette idée. Tu m'as appris à voir. Si tu pouvais, tu me dirais qu'une histoire, ça ne se raconte pas par la fin. Peut-être que oui, je vais remonter le temps pas à pas, souffle après souffle, et essayer de ma paume la buée qui veut se coller aux vitres. Offrir ou vendre des souvenirs, il ne s'agit pas de cela. Nous avons à peine vingt ans sur une piste cabossée de montagne, quand nous sommes arrivés au hameau d'Agnielles. C'est le même matin qui s'ouvre devant moi. Nous étions venus là un jour d'avril, un peu par hasard, et je pense qu'un miracle va se produire après chaque virage, à la moindre légère courbe. Comme si j'allais au bout de ce chemin dallé de pierres, me retrouver nez à nez avec ceux que nous avons quittés de longues années auparavant.

Il y avait là, planté au cœur d'un village qui semblait avoir été abandonné, un improbable bistrot, une fontaine avec de l'eau descendant des collines, un cimetière dont la grille de la porte d'entrée était rouillée, figée comme le reste. Un homme est apparu sur la terrasse du bar où quelques tables étaient dressées. Nappes aux couleurs vives retenues par des

pierres. L'homme à la chevelure grise a souri et d'un geste, nous a invités à nous installer.

— Vous êtes les premiers aujourd'hui.

Il est retourné à l'intérieur pour revenir, porteur d'un tableau noir. À la craie il avait noté les boissons qu'il proposait, ainsi qu'un menu unique. Une omelette aux champignons.

— Voilà ce que j'ai à vous offrir. C'est moi qui fais la cueillette et les poules font le reste, malgré les renards.

Ce matin, dans la voiture qui tressaute, des notes de violoncelles habillent l'habitacle, ta main est comme présente près de moi, et je la caresse sur le siège du passager, archet vivant avec la *Sarabande* de Jean-Sébastien Bach, ou le prélude. Ces notes nous ont bercés souvent, depuis cette rencontre un soir d'été autour d'un piano. Ton regard, entre trois accords et un trait de rouge dans le ciel de Provence. Plus tard, j'y reviendrai, une escale au creux de ton épaule, un châle jeté sur les miennes. Tu me parlais et ma peau tremblait. Ta peau parlait la même langue que la tendresse, une perle d'eau à ta bouche.

J'ai l'impression que notre jeunesse a commencé ici, dans ce hameau perdu, en ruines. Des hommes comme le cafetier avaient craché dans leurs mains et s'étaient promis autour d'une bouteille, de relever les murs, de remonter les charpentes, les toitures aux tuiles rouges. Une à une les maisons se dresseraient dans le vallon, on referait même les petites allées du cimetière que l'on couvrirait de graviers. Les fleurs y reviendraient comme il en pousserait sur le rebord des fenêtres.



Ce jour lointain d'avril, l'homme à la forte carrure a déposé deux verres sur une table, mâchouillant un mégot ou une tige de bois.

— L'eau d'ici est fraîche, méfiez-vous.

Il s'est éloigné nous laissant siroter, le temps que l'omelette n'arrive, fumante et prometteuse.

— Je la parfume au piment d'Espelette, le pain est là cuit juste en face, au four banal.

Trois fois rien au milieu des montagnes de Giono, et pourtant le beau monde qui arrivait, porté par un vent de découverte. Nous avions prévu de passer la nuit près du ruisseau, mais le cafetier nous en a dissuadés.

— Près du Rif? Mais vous allez geler, les nuits sont dures à cette altitude. J'ai mieux que ça.

Il avait aménagé pour les gens de passage, les amis, un dortoir meublé de trois tables autant de bancs et deux rangées de châlits. Des matelas étaient entreposés sur une mezzanine.

— Ce n'est pas un cinq-étoiles, mais vous les verrez par la fenêtre.

Nous avons accepté l'offre, et ce fut sans regrets, car au matin, la neige avait blanchi les sommets, mais aussi le paysage, donnant aux murs des airs de fantômes endormis. Impossible d'aller plus haut, et le lendemain, nous avons

regagné la vallée du Buech pour prendre la route de Gap, nous arrêtant ici et là. Depuis nous avons brûlé quelques étés, malgré le silence, il en reste d'autres à chercher dans ton regard clair.

Ce matin, en revenant dans le hameau, après tout ce temps, j'ai à nouveau vingt ans. Le cafetier a plié boutique, peut-être repose-t-il dans le cimetière qu'il voulait décorer, ou redescendu dans la vallée, vaincu par le poids de l'âge. Les maisons d'Agnielles, rebâties par ses mains ne se dressent plus face à la montagne. Champ de ruines dans un désert de ronces. En contrebas, le Rif et ses galets fait comme hier, résonner son chant de cascade au pied la falaise. La neige n'est pas encore de retour sur les massifs, les moutons ne retrouveront leurs bergeries du Sud que dans quelques semaines. Je me suis assise au hasard sur un banc taillé dans un tronc, le temps de respirer, seule dans ce silence particulier de la campagne à ses prémices de sommeil, avant les premiers frimas de novembre.

J'ai écouté les sifflements des oiseaux, les cris des corbeaux ou des corneilles. Pour les accompagner, j'ai sorti le violoncelle que j'ai emporté dans le coffre de la voiture. Avec eux et pour nous, j'ai joué, le temps qu'a duré le miracle. Sans toi, je vais continuer à regarder le ciel, me battre contre ta mémoire mitée sans que tu n'y puisses rien. Au début, elle s'est faite capricieuse, puis elle s'est éloignée, comme s'en vont les mots. L'air et les pages deviennent vides de sens. Quand il n'y a plus de voix, il n'y a plus de langue.

En milieu de journée, le paysage a changé de décor, le brouillard s'est installé, comme il était tombé sur nous un jour. J'étais venu chercher les cailloux blancs que l'on avait semés sur le chemin, sans savoir que toi, tu oublierais tout. Ici et là, nous avons connu des mers belles, des jasmins en feu et leur jaune lumière malgré l'hiver. Nous avons croisé des feuilles mortes qui pourtant enchantaient le regard. Aujourd'hui, silencieux, tu luttas avec tes yeux hagards, ta façon de parler. Tu peux voir le rouge-gorge venir se poser sur le grillage du jardin, au-dessus des lavandes. Tu l'appelais l'oiseau de la maison. Un jour il était venu s'assommer contre une vitre de la véranda. Dix minutes plus tard, il est reparti, prenant son envol dans ta main ouverte. Dans ces jours où je t'ai quitté, je vais tranquillement, avec toi. Ici et là, je pourrais m'asseoir à une table, boire un verre de vin en trinquant contre le tien, posé juste en face de moi, dans lequel je verserais quelques gouttes.

En regagnant la vallée pour retrouver le soleil, j'ai eu l'impression de traverser un bourg de mon enfance, un quartier de ma ville natale. À l'entrée d'un bâtiment il est écrit maternité, mais depuis longtemps plus personne ne naît ici. Comme le hameau d'où je viens, ces villages se sont vidés. Ici, une ferme abandonnée, là une ancienne usine ou un garage du temps où les pompistes attendaient l'automobiliste sur le bord des routes. La vie a ses défaites, des ongles qui ont laissé des traces sur sa chair. Je roule lentement, à la recherche de mots que tu aurais prononcés ici, un peu plus loin quand défileraient les pommeraies, lorsque, juste après avoir traversé le pont qui enjambe le lac de Serre-Ponçon, je me glisserais vers cette abbaye jadis abandonnée, tapie dans sa corbeille

de pins, avec un archet de vent sur le ruisseau qui coule dans le creux. Boscodon. Peut-être par miracle, un nom dont tu te souviens. Tu avais un jour joué du violoncelle dans la prairie qui borde ce qu'il restait de l'édifice. Les marcheurs, les curieux s'arrêtaient, prenaient le temps de goûter aux notes que tu envoyais vers les futaies. Même les bergeronnettes venaient battre la mesure en hochant la queue.

Aux premiers temps de ton silence, beaucoup de rêves me ramenaient à toi, comme si rêver permettait de refaire sa vie. Près du lieu de prière, les pierres ont repris le dessus, il fait un temps de respiration lente. Je marche et je me tiens au bord de nos vies, en équilibre, comme on le serait sur un sentier de montagne. Aller vers toi, c'est un peu faire l'école buissonnière, et j'imagine que ces beaux moments se sont réfugiés dans un coin de ta tête. On ne dit plus mémoire. Une lumière inonde la fin du jour, automne des peintres à leurs chevalets. Pour le calme, je vais passer la nuit au Cellier des moines, l'auberge de l'abbaye. Chaleur du bois veiné de rouge, douceur des poutres apparentes. Lorsque nous étions venus ici, tout n'était que poussière, pierres envahies par la végétation, grisaille des murs écroulés. Un panneau annonçait un grand projet de restauration, comme si toute la région se relevait d'un grand sommeil. Nous y sommes, les murs ont repris vie, des chants liturgiques montent par la porte de la librairie que domine la chambre où je vais passer la nuit. À l'époque, nous avons dormi dans les bois, près du chantier, comme les bénévoles occupés à la reconstruction.

Je descendrai tout à l'heure pour le repas collectif du soir, c'est l'habitude du lieu, la mise en commun, la parole échangée.

Je me demande bien ce que je vais dire autour de la table. Une femme seule, ça intrigue toujours. De quelle solitude souffre-t-elle, de quel abandon, quelle émotion enfouie ? Au fond, c'est un peu tout cela. À la maison aussi lors de certains repas, je le connais ce sentiment, quand les couverts claquent dans le vide. Ils sonnent et rapportent l'écho. Les choses n'ont plus le même goût, depuis le jour où tu es revenu de cette visite. Tu étais allé voir ce médecin, parce que ta mémoire te trahissait parfois, tu avais noté certaines absences, des objets que tu ne retrouvais pas à leur place, des mots qui tardaient à venir dans ta bouche. Pourtant, simplement une visite, pour répondre à ces questions. À ton retour, au lieu de sortir une bouteille de vin que j'avais préparé, nous avons posé un dictionnaire sur la table, cherché, cherché encore, pour ne pas nous effrayer de ce mot savant.

Il est l'heure du repas. Nous sommes six dans la salle à manger, un peu gênés de se découvrir. Chacun se demandant quelle part de lui-même il pourra dévoiler, ce qu'il faudra partager ou taire. Il y a là, deux femmes de mon âge, un monsieur voûté et taciturne, un couple d'Anglais de Birmingham. Ce sont eux qui ont brisé la glace en disant qu'ils étaient d'éternels vacanciers, amoureux de la France, et particulièrement de cette région où le soleil n'est pas avare de ses bienfaits. Plus tard, quatre prêtres nous ont rejoints. J'ai reconnu celui qui tenait la librairie lorsque je suis arrivée. Ils nous ont salués et se sont installés sur les bancs en nous demandant si tout allait bien.

Tout allait bien pourtant, solide et sûr de ton pas vers les sommets, heureux de promener l'archet sur les cordes et

la musique qui en naissait. Le soir, nous nous retrouvions souvent de cette manière. Mais tu semblais hésiter quand tu devais jouer sans partition. En cas de fausse note, tu rattrapais le coup par habitude, mais je sentais tes mains trembler. Loin de m’imaginer ce qui se passerait plus tard.

Les rapaces tournoyaient au-dessus de nos têtes, et nous ne savions rien, mauvais nuages gris venus s’accrocher aux falaises.

Dans la nuit de l’abbaye, on entend surtout le ruisseau en contrebas, éternellement occupé à faire chanter la pierre. Il charrie vers le lac une eau limoneuse descendant de la montagne. Je m’habitue à la solitude, à ne plus entendre ta voix se poser sur les péripéties du monde, tes colères devant l’injustice, la futilité, la médiocrité qui étend son territoire. Derrière les murs épais, j’imagine que mes voisins de table prient à cette heure, conversent avec Dieu, tentent de l’atteindre.

J’ai posé comme chez nous mes vêtements sur une chaise. Après la douche, je glisserai mon corps entre les draps. Caresser un corps qui n’est plus qu’ombre n’a pas la même saveur qu’avant, lorsque tu m’enlaçais sous le figuier, dans le hamac que nous accrochions à la belle saison. De ses feuilles et de ses fruits se dégageait une odeur douce de sucre et de poivre. Ta peau de sève et d’abandon. Il arrivait que le soleil traversant de ses rayons la ramure, vienne se coucher près de nous.